

Le présent texte est la version revue, corrigée et écourtée du texte qui a paru précédemment dans les *Cahiers d'épistémologie* No 9124. la version finale du présent texte a paru dans *Milton Friedman et son oeuvre, Politique et Économie*, sous la direction de Marc Lavoie et Mario Seccareccia, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. "Les grands penseurs", 1993, p.131-150.

Milton Friedman et son discours de la méthode

par

Robert Nadeau

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal

Milton Friedman a publié en 1953 (cf. Friedman 1953)¹ un essai qui, ainsi que le révèle l'énorme littérature qui lui a été consacrée, pose manifestement un problème de compréhension: à son sujet les opinions divergent encore considérablement et l'intelligence qu'on en a eue jusqu'ici varie considérablement. Pour le dire bref, ce discours de la méthode propre à la science économique est peut-être celui qui a jusqu'à présent causé le plus d'émoi.

Certaines des réactions que la publication de ce texte a entraînées sont dues au fait que l'on ne parvient pas aisément à s'entendre sur le sens des thèses que Friedman y soutient vraiment: il y a manifestement ici matière à débat exégétique, et ce texte est suffisamment subtil pour donner lieu à des querelles d'interprétation auxquelles aucune science herméneutique ne semble en mesure de mettre un terme. D'autres réactions sont dues au caractère provocateur de certains propos que l'on prête, à tort ou à raison, à Friedman: en effet, cet essai, qui constitue le tout premier chapitre d'un livre consacré à la défense et à l'illustration de "l'économie positive", a souvent été reçu comme une sorte d'aberration épistémologique, induisant chez certains économistes soucieux de méthodologie un malaise certain, voire un scandale intellectuel. On ne risque pas trop de se tromper si l'on affirme que ce texte a en quelque sorte une histoire qui se confond aujourd'hui aussi bien avec les escarmouches

¹ Toutes les citations du texte sont à Friedman (1953) et réfèrent à l'édition originale.

répétées dont il a été l'enjeu immédiat qu'avec les batailles méthodologiques plus générales dont il a été le déclencheur².

Qui plus est, on peut dire de ce texte qu'il a pratiquement produit ses effets autant par ce qu'il se trouvait à affirmer noir sur blanc que par le silence étrange dans lequel s'est confiné son auteur après 1953 sur toute matière connexe, laissant se débrouiller entre eux - sans doute avec un malin plaisir mais peut-être parce qu'à court d'arguments supplémentaires - exégètes, commentateurs, critiques, historiens de la pensée et philosophes des sciences. Puisqu'on ne saurait échapper tout à fait à la fascination que ce texte semble exercer encore aujourd'hui sur nos esprits, quarante ans après sa première publication, il faut espérer que l'analyse philosophique suffira peut-être à nous délivrer de ses conséquences néfastes s'il en est, et à nous en faire apercevoir les vertus s'il s'en trouve, à défaut de pouvoir nous en faire comprendre tout à fait la rhétorique, qui agit peut-être sur nous comme une magie secrète.

Mais avant d'en venir à cette analyse, il nous faut insister sur deux points. D'abord, il convient de signaler que la doctrine épistémologique de Friedman, qu'on l'apparente ou non à l'approche dite "instrumentaliste" des théories scientifiques - une perspective qu'affectionnaient tout particulièrement les néo-positivistes et que je ne crois pas être vraiment celle de Friedman - ou qu'on veuille l'apparenter plutôt au réfutationnisme - puisque, pour ma part, cette doctrine me paraît avoir des affinités manifestes avec la philosophie des sciences de Karl Popper - s'est essentiellement développée en vase clos, sans référence explicite aux doctrines philosophiques ni aux écoles de pensée qui s'affrontaient en philosophie des sciences au début des années cinquante. Ensuite, il faut se convaincre que, de toute manière, quelles que soient les conclusions d'une telle analyse comparative de la doctrine friedmanienne avec les philosophies des sciences dont elle fut la contemporaine, la question la plus intéressante n'est pas celle de savoir si Friedman a effectivement subi telle ou telle influence mais bien celle de savoir si les arguments que Friedman a avancés sont cohérents - et cela à supposer qu'on parvienne à leur assigner un sens non équivoque - et s'ils sont défendables. En effet, qu'ils prennent ou

² La littérature concernant l'essai de Friedman est particulièrement abondante. On en aura une très bonne idée en se référant à la bibliographie compilée par Hirsch et De Marchi dans leur ouvrage de 1990 (p. 309-321).

non le contrepied de certaines autres doctrines identifiables et qu'ils rejoignent ou non certaines d'entre elles sur certains points, les arguments méthodologiques de Friedman doivent pouvoir être évalués pour eux-mêmes. La question la plus pertinente en l'occurrence reste donc celle de savoir si, finalement, les propos épistémologiques que Friedman a tenus sont corrects ou s'ils sont plutôt assimilables à des points de vue qu'on a de bonnes raisons de juger inadéquats et caducs. Or, le traitement de cette question ne saurait relever purement et simplement de l'histoire des idées, car, pour dire les choses clairement, cette question, sans doute la plus cruciale de toutes celles que l'on puisse adresser à Friedman le méthodologue, reste ultimement celle de savoir si les thèses qu'il met de l'avant sont intelligibles, valables et bien défendues par lui. Mais que la réponse à cette question soit positive ou négative, cela présuppose dans un cas comme dans l'autre que les arguments de Friedman soient préalablement tirés au clair autant que faire se peut. Certes, sans doute faut-il se résigner d'avance à reconnaître qu'une telle tâche de clarification et d'évaluation ne saurait avoir de limite assignable dans le temps. Mais, disons-le d'entrée de jeu, ainsi va la philosophie non dogmatique, qui procède par analyse d'arguments: elle n'avance que par reprises successives et essais d'approfondissement. Venons-en maintenant au fait.

L'essai de 1953 avance de nombreuses thèses épistémologiques et il ne peut être question ici de les recenser toutes. Je me contenterai de mettre en relief celles qui me semblent les plus percutantes et les plus significatives, en posant au départ que les arguments avancés par Friedman dans son essai doivent être envisagés comme solidaires les uns des autres et comme formant système. Il est alors possible de soutenir, comme je le montrerai, que non seulement certaines de ces thèses sont compatibles, bien qu'à certains égards assez différentes, de celles que les philosophes des sciences du vingtième siècle ont soutenues, mais encore qu'elles sont plutôt convergentes avec celles qui semblaient faire consensus à l'époque où Friedman écrivit son essai. Je soutiendrai même que non seulement ces thèses sont cohérentes en elles-mêmes, voire parfaitement légitimes et correctement justifiées, quoique présentées parfois dans un langage qui prête à confusion, mais aussi que, par certains aspects, elles paraissent même assez proches des préoccupations épistémologiques d'aujourd'hui. On sera à même de constater que, pris ensemble, les arguments de Friedman s'éclairent mutuellement et que, loin de s'atténuer ou,

pire encore, de se contredire, ils se renforcent les uns les autres. Une telle lecture permettra d'écarter certaines interprétations plutôt exagérées de l'essai méthodologique de Friedman et nous justifiera de les tenir pour nulles et non avenues. Car, s'il est vrai que certaines expressions de l'essai de 1953 peuvent être critiquées comme étant maladroites et ambiguës, néanmoins, pour l'essentiel, ce discours de la méthode constitue une pièce de pensée bien articulée, et si certains détails de la formulation peuvent sembler inadéquats, l'ensemble de l'argumentation fait montre d'une pensée cohésive. C'est ce système doctrinal - le "*F-Twist*" suivant le sobriquet dont l'affuble Samuelson³ - que je vais maintenant explorer, et, à défaut de pouvoir en inspecter minutieusement la structure, je vais d'abord tenter d'en faire voir l'architecture globale, repoussant en quelque sorte l'examen des fondations à la prochaine section.

Un empirisme affiché

Commençons par une remarque qui, pour incidente qu'elle soit, n'en est pas moins nécessaire. Quand Friedman parle de "science positive" à propos d'économie, on aurait certainement tort de vouloir y lire un credo positiviste, au sens épistémologique du terme, comme si l'usage de cette expression était le signe que Friedman adhère aux doctrines de l'école positiviste qui a dominé la scène de la philosophie des sciences jusqu'au début des années soixante. Certes, une telle expression n'exclut pas toute connotation épistémologique, mais là n'est pas son sens premier. En effet, "positif", au sens où l'emploie Friedman, c'est-à-dire dans un contexte de "sciences morales", signifie que les faits dont il s'agit de faire la théorie, les faits économiques en l'occurrence, sont des faits d'expérience au même titre que les faits naturels dont s'occupent les sciences physiques. C'est dire que, en tant que faits, ils sont considérés comme "donnés à la connaissance" et qu'ils constituent la "réalité économique" dont ultimement il faut rendre compte. Comme tels, ces faits ont donc quelque chose qui les rend irréductibles à la volonté humaine: ils nous résistent, et nous n'avons pas la possibilité de les manipuler

³ Cf. Samuelson (1963), (1964), (1965). La meilleure étude des positions de Samuelson demeure celle de Wong (1973).

à volonté. Ainsi, suivant Friedman, la réalité économique a sa raison d'être propre qui peut être découverte comme telle. Cette réalité est, en effet, constituée de phénomènes observables dont on peut espérer pouvoir prendre une vue d'ensemble dans le cadre de théories explicatives posant par hypothèse sinon des "lois naturelles", du moins des rapports constants ou des relations régulières et mathématisables. Ces faits économiques s'expliqueraient donc en faisant appel à des structures sous-jacentes et à des mécanismes dont les effets sociaux seraient statistiquement mesurables. Au sens où Friedman utilise l'expression, "positif" veut donc dire "réel" ou "effectif" et s'oppose à "normatif". Et s'il existe, à côté de l'économie positive, une économie dite normative", c'est qu'il est également possible de mettre en forme un savoir directif qui a pour but cette fois non pas de rendre compte de ce qui existe comme situation de fait dans le monde social mais de dire ce que la politique économique doit viser à faire prévaloir comme ordre social. Beaucoup d'autres penseurs de la même époque et aussi, bien sûr, des époques immédiatement antérieures, se sont exprimés exactement de la même façon que Friedman⁴. Pour ne prendre qu'un seul exemple, un exemple qui supporte particulièrement bien la comparaison avec l'économie telle que l'envisage Friedman puisqu'il concerne la "science morale" par excellence, pensons à Kelsen. Selon ce théoricien du droit, la "science juridique" ne s'occupe et ne doit s'occuper, précisément parce qu'elle se veut une science et dans la mesure où elle l'est effectivement, que du "droit positif" (cf. Kelsen 1962). Or si l'on a fait de Kelsen un "positiviste", qualificatif quelque peu équivoque, c'est tout simplement parce que celui-ci défend une conception non-normativiste de la science du droit. La même remarque vaut aussi, *mutatis mutandis*, très exactement pour Friedman et ses vues n'ont en cela rien d'original.

D'ailleurs, Friedman affirme d'entrée de jeu dans son essai ne s'intéresser qu'aux seuls problèmes méthodologiques qui concernent l'économie comme science empirique. Il prend d'ailleurs la peine de rappeler la tripartition traditionnellement opérée à l'intérieur de l'économie politique envisagée comme discipline intellectuelle, ce qui l'amène à y distinguer un savoir empirique proprement dit, un savoir

⁴ En fait, les termes de ce débat philosophique ont été posés par Hume, un empiriste classique contemporain et ami d'Adam Smith. Hume a établi que l'on ne peut pas espérer déduire logiquement, c'est-à-dire en respectant les canons de l'inférence valide, une proposition normative affirmant ce qui devrait être d'une ou de plusieurs propositions décrivant simplement ce qui existe en fait. Sur cette question, on consultera avec profit Kaufman (1989).

normatif ou régulateur, et finalement un "art", à savoir celui de faire se correspondre adéquatement dans la pratique les fins conçues comme désirables et les moyens considérés simplement comme possibles ou comme effectivement disponibles. Toute la première partie de l'essai de 1953 se donne pour objectif de clarifier la première de ces deux relations, à savoir celle qu'il y a lieu de poser entre, d'un côté, la théorie économique et la connaissance des faits empiriques qu'elle rend possible et, de l'autre côté, «un corps de connaissances systématisées discutant les critères de ce qui devrait être» (J. N. Keynes). Notons que la distinction de J. N. Keynes que Friedman reprend à son compte et qu'il assume entièrement n'est pas tout à fait celle que nous faisons aujourd'hui. En effet, pour J. N. Keynes, il y a ici deux sciences, deux savoirs distincts, l'un positif et factuel, l'autre normatif et régulateur, qu'il oppose à un art, c'est-à-dire à un savoir-faire. À la prendre à la lettre, cette distinction trichotomique pose qu'il est possible de connaître *scientifiquement* les critères en vertu desquels ce qu'il est bien de faire peut être déterminé sans équivoque et sur une base rationnelle. Or, ce que le néo-positivisme a plutôt enseigné est aux antipodes de cette affirmation: la morale ou l'éthique ne saurait être considérée, en tant que discipline intellectuelle, comme un savoir au sens fort du terme puisque le "bien" n'est pas susceptible d'être considéré comme une entité naturelle, et que, par conséquent, le vocabulaire éthique par lequel quelqu'un exprime ses jugements de valeur réfère à ses états d'esprit personnels et subjectifs, à ses goûts et à ses préférences, c'est-à-dire, tout compte fait, à des valeurs et non pas à des états de choses objectifs et impersonnels réalisés comme tels dans notre monde⁵. Le fait qu'il ait adopté, sans plus, une telle distinction nous justifie de douter que Friedman soit un "néo-positiviste" au sens précis de cette catégorisation.

Quoi qu'il en soit, il est manifeste que, pour Friedman, l'économie positive est cette partie de la science économique qui peut être débattue sur le plan des faits. À ce titre, constituant la partie centrale de l'économie envisagée comme science empirique, l'économie positive doit être vue comme indépendante de toute position éthique ou politique: «elle a pour tâche de nous fournir un système de généralisations qui peut être utilisé pour faire des prédictions justes portant sur les conséquences que

⁵ Cette thèse philosophique marque le début de la réflexion éthique et méta-éthique contemporaine. Elle est due à G. E. Moore (1873-1958), un philosophe britannique dont l'ouvrage principal intitulé *Principia Ethica* date de 1903.

comporterait tout changement quel qu'il soit intervenant dans les circonstances que nous connaissons» (p.4). En ce sens, Friedman prétend que, par contre, ni l'économie normative ni la politique économique ne peuvent, de leur côté, être considérées comme indépendantes de l'économie positive: en effet, «toute conclusion en faveur d'une politique se base nécessairement sur une prédiction concernant les conséquences qu'on peut attendre du fait de suivre tel cours d'action plutôt que tel autre, une prédiction qui se doit d'être fondée - implicitement ou explicitement - sur l'économie positive» (*id.*).

L'exemple utilisé par Friedman pour clarifier cette prise de position est le suivant. Supposons un débat entre ceux qui soutiennent et ceux qui s'opposent à l'adoption d'une politique du salaire minimum. Tous s'entendent, si l'on en croit Friedman, pour convenir que ce qui est ultimement désirable et souhaitable, c'est que tous aient un "revenu décent" - une expression que, pour sa part, Friedman trouve particulièrement ambiguë. Néanmoins, soutient Friedman, malgré un tel consensus facilement acquis, une importante divergence de vues persiste entre économistes. Comment l'expliquer? C'est tout simplement que, suivant Friedman, ceux qui, d'une part, favorisent et ceux qui, d'autre part, réprouvent une telle mesure législative n'en anticipent pas les mêmes résultats: les adversaires en présence ne s'entendent pas sur les *conséquences* qu'entraînerait l'introduction d'une telle politique économique. Transposé, comme le veut Friedman, dans le cadre de l'économie positive, ce débat ne porte plus alors que sur les *prédictions* que la théorie économique permet de faire concernant l'évolution future d'une société où une loi sur le salaire minimum aurait été adoptée:

«Ceux qui sont en faveur croient (prédisent) que le salaire minimum fixé par la loi diminue la pauvreté en contribuant à élever le salaire de ceux qui recevaient jusque-là moins que ce salaire minimum aussi bien que celui des personnes qui recevaient un peu plus, sans pour autant croire que cet accroissement sera contrebalancé par une augmentation du nombre de chômeurs ou de personnes sous-payées. Ceux qui, au contraire, s'opposent à l'introduction d'une telle loi croient (prédisent) que l'existence d'un salaire minimum accroît la pauvreté précisément en vertu du fait qu'on peut anticiper que le nombre des sans travail et des exploités aura tendance à croître, ce qui diminue considérablement l'effet bénéfique anticipé que cette mesure pourrait avoir sur les personnes qui conserveraient leur emploi» (p.5-6).

Croire, comme Friedman, que l'économie est une science positive, c'est ne pas douter que de telles controverses sont foncièrement de nature empirique plutôt que de nature éthique ou politique, c'est-à-

dire idéologique, et c'est aussi penser qu'elles peuvent, ou en tout cas qu'elles doivent être tranchées comme telles, c'est-à-dire sur le terrain des faits.

Friedman affirme que la science positive a pour but ultime d'élaborer «des "théories" ou des "hypothèses" qui donnent un bon rendement ("yields") en termes de prédictions valides et significatives (c'est-à-dire qui ne se ramènent pas à des truismes) concernant des phénomènes non encore observés» (p.7). Il importe de remarquer ici relever que le cadre conceptuel de l'analyse méthodologique utilisé par Friedman est lui-même de part en part de nature économique. En effet, la perspective de Friedman se définit en termes de rendement: une théorie exige en quelque sorte un certain investissement de capital conceptuel, et elle comporte en contrepartie un certain coût méthodologique, en conséquence de quoi il est nécessaire de l'évaluer en termes de rapport entre coûts et bénéfices. Bien qu'elle ne soit pas vraiment mise en relief par Friedman lui-même, cette approche épistémologique de l'économie en termes eux-mêmes économiques n'en est pas moins opérante dans l'essai de 1953, et Friedman tirera de cet argument, comme j'y insisterai plus loin, une conséquence méthodologique peut-être un peu surprenante et choquante aux yeux de certains mais, me semble-t-il, légitime et tout à fait défendable aujourd'hui encore en philosophie des sciences.

Mais cette conséquence ne pourra être vraiment appréciée que si nous refaisons rapidement le chemin parcouru par Friedman dans son analyse. Au départ, Friedman distingue deux composantes des théories: toute théorie scientifique est constituée selon lui d'un *langage conceptuel*, c'est-à-dire d'une sorte de grille analytique ou d'une table de catégories classificatoires fondamentales, puis d'un ensemble d'affirmations ou d'un corps d'hypothèses "portant sur la réalité" ("*substantive*" est son expression). Friedman avance aussi qu'envisagée simplement comme une structure catégorielle particulière, une théorie n'a aucun contenu empirique ("*substantive content*", p.7) et qu'elle ne constitue à ce titre qu'un «ensemble de tautologies» (*id.*). Cette distinction ayant été rappelée, il importe alors de dire que le modèle dual de Friedman n'est pas vraiment assimilable au modèle épistémologique standard, c'est-à-dire au modèle dual de Carnap⁶. Car la caractérisation que donne

⁶ Mongin (1988) approche et critique la doctrine de Friedman du point de vue du modèle standard.

Friedman de la structure des théories scientifiques ne rejoint pas vraiment celle qui a prédominé jusqu'au début des années soixante, période qui marque le déclin de l'approche néo-positiviste de la science empirique. En effet, le positivisme logique envisage la langue scientifique universelle comme dotée d'une seule syntaxe (qui correspond à peu près au calcul des propositions et au calcul des prédicats de premier ordre) mais de deux registres sémantiques nettement distincts, c'est-à-dire de deux vocabulaires, l'un purement observationnel et l'autre purement théorique. Si les termes observationnels sont ici conçus comme ayant d'emblée un sens fixé pour tous et en quelque sorte immuable, il n'en va pas de même pour les termes théoriques, qui dénotent des entités proprement inobservables et qui, pour cette raison, n'acquièrent de signification empirique qu'une fois mis en correspondance avec des termes dénotant des phénomènes directement observables⁷. Or, il importe de bien voir que c'est parce que l'école néo-positiviste a adopté une telle conception dualiste du langage scientifique que la conception dite "instrumentaliste" des théories scientifiques a pu prévaloir (cf. Maxwell 1962 et Morgenbesser 1969). Suivant cette conception, les "théories", c'est-à-dire plus précisément les systèmes déductifs d'énoncés n'utilisant aucun terme descriptif appartenant au vocabulaire observationnel, ne sont par elles-mêmes ni vraies ni fausses. Dans cette perspective, seules les affirmations observationnelles ont des conditions de vérité empiriquement assignables, et la seule fonction des "théories" est de permettre de rendre compte à un niveau plus abstrait des régularités directement observables. Adopter cette conception instrumentaliste de la science revient donc à considérer que les théories ne sont que des "instruments conceptuels" - et la plupart du temps hautement formels et mathématiques - utiles dans la mesure où ils permettent de systématiser les phénomènes empiriques, d'en donner une représentation simple, globale et heuristique, chaque théorisation devant être comparée de ce point de vue à un ensemble potentiellement infini d'autres constructions intellectuelles concurrentes⁸.

⁷ Pour une description plus complète du modèle standard des théories scientifiques, cf. Nadeau (1989).

⁸ L'instrumentalisme de l'école logico-positiviste constitue à n'en pas douter une version revue et rendue plus technique du conventionnalisme de Pierre Duhem (cf. Duhem 1906 et 1908).

Friedman ne distingue donc pas, comme Carnap le fait, langage d'observation et langage théorique. Mais, par certains aspects, la doctrine méthodologique qu'il présente en 1953 n'en rejoint pas moins la conception néo-positiviste des théories scientifiques. En effet, quand il parle de la science théorique comme d'une langue, Friedman l'envisage en fait comme une table de catégories susceptible de servir à des fins taxonomiques (Friedman parle de "*filing system*", p.7). Friedman se fait d'ailleurs fort d'insister sur le fait que, comme langage conceptuel, la science économique n'est qu'un simple système de définitions de termes (par exemple "prix", "rendement anticipé", "firme", "rente", "salaire", etc.). Si utile que puisse être un tel système catégoriel, il n'a, comme tel, rien d'un savoir empirique car il est entièrement composé de définitions, c'est-à-dire de propositions analytiques (vraies *a priori*) et non pas de propositions synthétiques (vraies *a posteriori*). Mais, bien sûr, c'est à l'aide d'un tel système de catégories construites de toutes pièces par des définitions que l'économiste peut formuler des hypothèses portant sur la réalité économique: et lorsqu'il procède ainsi, celui-ci déborde alors le plan des vérités définitionnelles et aborde celui des vérités factuelles. C'est pourquoi, dans la mesure où une théorie se présente comme un ensemble d'affirmations conjecturales ou d'hypothèses explicatives concernant la réalité, la question se pose, selon Friedman, de savoir comment un tel ensemble de propositions peut être dit correct ou incorrect ("*right*" or "*wrong*", p.8). Cette question est capitale et elle donne lieu de la part de Friedman à une profession de foi on ne peut plus empiriste. Friedman soutient, en effet, que seul le support empirique des faits observés peut nous permettre de trancher cette question dans un sens ou dans l'autre. Mais, question qui découle immédiatement de la première, comment ce support se manifeste-t-il? C'est par la réponse qu'il apporte à cette question que Friedman rejoint le courant dominant à cette époque en philosophie des sciences: «le seul test pertinent de la *validité* d'une hypothèse est la comparaison des prédictions qu'elle permet de faire avec l'expérience» (p. 8-9). Il est crucial de bien saisir cette thèse et l'exemple de la médecine peut ici servir pour illustrer la pensée de Friedman. La théorie médicale, pourrait-on dire, sert à classer les phénomènes de morbidité (nosographie) en fonction des symptômes identifiables. Elle sert aussi par là même non seulement à diagnostiquer les diverses pathologies mais encore à en expliquer les causes probables (étiologie). Ces opérations intellectuelles font intégralement partie de la médecine comme savoir

scientifique authentique. Mais, cependant, la seule base qui puisse véritablement nous permettre de dire si telle ou telle hypothèse prétendant expliquer telle ou telle maladie est correcte ou adéquate, la seule qui soit méthodologiquement acceptable, c'est la relative fiabilité des pronostics que les thérapeutes formulent. Ce sont ces pronostics, à savoir des anticipations de l'état futur des personnes sous traitement, qui guident leurs thérapies, qu'elles exigent une intervention chirurgicale ou encore la prise d'un médicament. Cette thèse, que, pour ma part, je qualifie de "prédictionniste", se situe au coeur de la controverse induite par le discours de la méthode de Friedman et il importe d'en voir la portée.

La thèse prédictionniste de Friedman se présente comme l'aboutissement logique d'une méthodologie anti-vérificationniste, et l'argument de Friedman rejoint ici manifestement, mais non explicitement, le réfutationnisme de Karl Popper. En effet, Friedman ne commet pas l'erreur de croire que le fait que se réalisent certaines des prédictions inférées d'une théorie avancée par hypothèse serait le signe tangible que cette théorie est vraie ou même qu'elle est confirmée au sens inductiviste du terme. Pas plus que Popper du reste, Friedman ne se commet-il à l'acceptation d'un critère de vérité pour la science empirique. Pour Friedman, en effet, «qu'une hypothèse soit supportée empiriquement par les faits ne peut jamais "prouver" qu'elle est vraie; tout au plus peut-on considérer que les faits ne peuvent nous obliger à l'écarter ("*disprove*", p.9), et c'est généralement ce que nous voulons dire quand nous disons, de manière quelque peu inexacte, que l'hypothèse a été "confirmée" par l'expérience» (*id.*). Cette thèse de philosophie des sciences, sans être tout à fait contraire à la doctrine positiviste contemporaine, ne concorde certainement pas avec elle, car cette doctrine a été et est encore tout à fait d'obédience inductiviste; par contre, la thèse de Friedman est en tout point assimilable au falsificationnisme. On peut même aller jusqu'à dire que Friedman utilise ici un argument qui a vu le jour à la même époque que son essai et qui est maintenant connu sous l'appellation de "thèse de Duhem-Quine". Friedman dit, en effet, que «s'il existe une hypothèse qui se révèle compatible avec les observations disponibles, alors il en existe toujours une infinité qui le soit» (p.9). Or c'est précisément cet argument que Duhem avait avancé dans son ouvrage de 1906 pour faire voir l'inanité, voire l'illégitimité logique de tenter de prouver par l'absurde la vérité d'une certaine hypothèse de la théorie physique, comme s'il suffisait de

démontrer la fausseté de la contradictoire pour établir la vérité d'une certaine proposition. Friedman va même un peu plus loin que cette doctrine conventionnaliste qui ne concerne en propre, du moins chez Duhem, que "la théorie physique". Friedman est, en effet, d'avis que les sciences sociales connaissent de leur côté des limitations méthodologiques propres et singulières sur lesquelles il importe d'insister. Friedman affirme en ce sens que, «malencontreusement, nous ne pouvons à peu près jamais en sciences sociales mettre à l'épreuve des prédictions particulières en élaborant des protocoles expérimentaux explicitement construits avec le souci d'éliminer l'influence sur les tests en question des facteurs de perturbation considérés comme les plus importants» (p.10). Cela revient à dire à toutes fins utiles que l'économie n'est pas et ne peut pas viser à devenir une science véritablement expérimentale, et que, tout compte fait, elle n'a que peu à voir avec la science de laboratoire. Quoi qu'il en soit, il convient sans doute d'ajouter immédiatement qu'il ne faut pas interpréter ici Friedman comme posant une différence méthodologique de nature entre les sciences sociales et les sciences physiques. Car, insiste-t-il, l'astronomie est aussi dans cette même situation, et puisqu'on peut penser que les avancées de la théorie économique peuvent être, dans certains cas au moins, testées en recourant à des expériences non-contrôlées (des expériences spontanées, qui surviennent tout simplement sans qu'on l'ait voulu et sans qu'on y puisse rien), la différence entre science physique et science sociale est tout au plus de degré mais non de nature. Cette thèse, la chose vaut d'être signalée, est en propres termes défendue aussi bien par Popper que par Hayek (cf. là-dessus Nadeau 1986).

Quoi qu'il en soit des limites inhérentes à l'usage de la méthode expérimentale en économie, il faut mettre en lumière que la possibilité de tester la théorie sur la base des prédictions qu'elle permet de formuler reste absolument réelle aux yeux de Friedman. Sauf que, dans la mesure où ce test ne correspond pas à une expérimentation contrôlée suivant un protocole précis, Friedman doit évidemment convenir que l'interprétation des faits économiques observés restera toujours plus difficile à faire que celle des faits physiques (p.10). L'exemple que prend Friedman pour bien nous faire saisir cette difficulté est celui de l'hypothèse théorique qui pose un rapport entre un éventuel accroissement substantiel de la masse monétaire et un accroissement correspondant des prix, une hypothèse qui, suivant Friedman, peut être testée en se basant sur les seules variations du taux d'inflation (p.11). La

difficulté ici vient de ce que cette variation pourrait être également expliquée par de tout autres facteurs que le facteur monétaire: or dans la mesure où il est pratiquement impossible en économie d'isoler les différents facteurs auxquels des explications rivales du phénomène observé pourraient en appeler, le projet de tenter une "expérience cruciale" qui permettrait d'éliminer une des hypothèses rivales et d'en "confirmer" une autre est irréalisable. Cela veut dire qu'en pratique, la méthode proposée par Popper dans sa *Logique de la découverte scientifique* pour tester ou mettre à l'épreuve nos théories scientifiques ne convient pas tout à fait en science économique. Et si Friedman est l'un des tout premiers à reconnaître la difficulté d'avoir des tests d'hypothèses fiables et probants en économie, il soutient néanmoins qu'il peut être payant de chercher à y parvenir puisque l'économie ne saurait être développée comme s'il s'agissait d'une discipline strictement logico-mathématique. C'est donc dire que, pour Friedman, dans la mesure où l'économie constitue une science empirique, l'économiste théoricien ne saurait se contenter de chercher à démontrer formellement des propositions qui se réfèrent à un monde mathématiquement et logiquement possible, c'est-à-dire à un monde idéalisé par la pensée, comme on le fait, par exemple, en géométrie. Car, à défaut de former un système d'affirmations se référant au monde économique réel, les propositions de la théorie économique ne pourraient constituer qu'un ensemble de tautologies (p. 11-2), ce qui leur dénierait tout caractère empirique.

De cette façon, Friedman s'affiche clairement comme un indéfectible empiriste et rejette ouvertement toute approche aprioriste. En conséquence, on peut soutenir que ses positions épistémologiques rejoignent à certains égards celles qui sont adoptées par les philosophes des sciences du courant qui a dominé tout au long des années quarante et cinquante. Mais si je m'arrêtais là dans mon exposé, on pourrait sans doute me reprocher de n'avoir rappelé que ce qui fait de la doctrine friedmanienne une fille de son temps et d'avoir omis d'en faire apercevoir l'aspect le plus tranchant, le plus original et aussi sans doute le plus controversé. Venons-en donc alors à la thèse méthodologique de Friedman la plus hardie, celle qui a trait aux fondements épistémologiques de la science économique. C'est cette thèse qui, aux yeux de tous les critiques de Friedman, semble la plus difficile à endosser.

Un antiréalisme radical

Laissons planer un instant quelque doute sur cette thèse et n'en formulons pas le contenu tout de go. Disons plutôt comment elle a été reçue par ceux qui l'ont rejetée. Ceux-ci ont dit de la thèse défendue par Friedman qu'elle affirmait que l'économiste avait parfaitement le droit de supposer des faussetés (ou de postuler des états de fait irréalistes à l'évidence même) pour autant qu'à l'aide des "postulats" ainsi posés il puisse expliquer correctement ce qui se passe sur la scène économique (comme, par exemple, une reprise économique vigoureuse ou lente après une douloureuse période de récession) et aussi qu'il puisse éventuellement anticiper correctement certains événements socio-économiques, (comme, par exemple, une remontée du taux d'inflation au Canada au cours du deuxième trimestre de l'année 1993). La lecture que je propose de faire de cette thèse est toute différente. En effet, à mes yeux, l'argument de Friedman me paraît concerner au premier chef la notion de *test d'hypothèse* et il suppose la possibilité de distinguer clairement entre des "tests directs" et des "tests indirects". Or, Friedman dénie la légitimité de ces prétendus tests directs. En effet, pour Friedman, il est impensable que l'on puisse songer à vérifier ou à contrôler "directement" les hypothèses mises de l'avant par l'économiste théoricien comme s'il était possible d'en scruter le bien-fondé par une simple inspection du monde social environnant. Mais cette thèse de Friedman a malencontreusement l'air de dire tout autre chose. Le moment est donc venu d'y apporter toute l'attention requise.

Voici comment se présente l'argument développé par Friedman. La difficulté de procéder en économie, mais aussi en sciences sociales en général, à des observations nouvelles qui se rapportent effectivement aux seuls phénomènes qu'une hypothèse vise à expliquer, et la difficulté dans laquelle nous sommes de juger de la conformité de ces données nouvelles avec les *implications observables* de l'hypothèse avancée, hypothèquent lourdement le travail scientifique de l'économiste théoricien. Friedman est du reste d'avis que l'expression "la classe des phénomènes qu'une hypothèse donnée est censée expliquer" provoque de nombreux malentendus (p.14). Une telle clause pourrait même donner l'impression que Friedman cherche à immuniser par avance la théorie économique néoclassique contre la réfutation par les faits comme si l'économiste avait le loisir de choisir arbitrairement quels sont les

faits qui vérifient l'hypothèse et quels sont ceux qui peuvent être écartés comme non pertinents lorsque se pose la question de savoir si la théorie en question passe ou non avec succès le test de l'adéquation empirique. Ceux qui ont cette impression sont habituellement d'avis que, justement, on connaît déjà de tels faits réfutateurs, des faits importants incriminant la théorie marginaliste. Ceux-ci ont alors beau jeu de laisser penser que Friedman voudrait se donner les moyens méthodologiques de ne pas avoir à reconnaître l'effet réfuteur de ces faits. Friedman proposerait, suivant cette ligne d'interprétation, une stratégie d'immunisation du programme de recherche néoclassique. Mais à mon sens, la mauvaise impression que semble laisser l'analyse de Friedman est injustifiée car la clause incriminée est, quoi qu'on dise, méthodologiquement indispensable, tout comme l'est du reste la clause *ceteris paribus* dans tout argument explicatif. Cette clause a pour seul but d'insister sur le fait incontournable qu'une théorie donnée, en quelque domaine scientifique que ce soit, a toujours un domaine restreint d'interprétation *visé*. Friedman ne prétend donc nullement qu'un scientifique peut choisir à volonté quels sont, parmi l'ensemble des faits empiriques établis hors de tout doute raisonnable, les faits dont il doit rendre compte, comme si, en construisant sa théorie, il pouvait les choisir à sa guise, n'accepter de rendre compte que des faits non récalcitrants et ignorer délibérément les plus rébarbatifs. S'il fallait adopter cette interprétation du discours de la méthode de Friedman, il faudrait alors dire avec insistance que, en empruntant une telle voie, Friedman laisse tomber non seulement l'optique falsificationniste en matière de méthodologie économique mais encore qu'il abandonne complètement le point de vue propre à la philosophie empiriste en général. Et compte tenu de ce qui a été dit dans la section précédente de ce discours de la méthode, dont l'empirisme est explicite, il semblerait y avoir alors quelque contradiction dans l'argumentation de Friedman. Mais une telle lecture de l'essai de Friedman, au demeurant assez peu "charitable", induit un malaise que bon nombre de lecteurs ont probablement ressenti. Mais ce malaise, me semble-t-il, n'a pas sa raison d'être, car Friedman, quoi qu'on dise, n'est pas soudainement devenu incohérent. Remettons-nous donc à pied d'oeuvre et voyons s'il n'y a pas lieu de faire un meilleur sort à cet argument.

Cet argument crucial de Friedman doit, de mon point de vue, être reconstitué de la manière suivante. Comme, rapporte Friedman, il est en général très difficile en économie de procéder au test des

hypothèses sur la seule base des implications observables qu'on peut en inférer, on s'est alors cru fondé de s'en remettre plutôt au test des *suppositions* apparemment rattachées à une théorie et de sonder la validité d'une théorie économique en *vérifiant* la conformité de ces prétendues suppositions avec la réalité, comme par une sorte de confrontation directe. Friedman, qui est, comme je l'ai déjà mis en lumière, ouvertement anti-vérificationniste, n'accepte pas du tout cette doctrine. Et il se fait ici absolument cinglant: «Cette conception largement répandue est fondamentalement incorrecte et fait beaucoup de tort» (p.14). Quelles sont donc les "suppositions" en cause ici qui, aux yeux d'une majorité de commentateurs et de critiques, font intégralement partie de la théorie économique néoclassique adoptée par Friedman et qui, pour autant qu'on accepterait de les tester directement, mettraient cette théorie en péril? J'en donnerai quelques exemples, qui ne se retrouvent pas tous sous la plume de Friedman mais qui peuvent tous servir à illustrer sa thèse: que tout agent économique cherche à satisfaire son propre intérêt, qu'une firme cherche par tous les moyens à maximiser ses profits, ou qu'il existe un état de concurrence parfaite ou encore, dernier exemple, que tout décideur économique est toujours rationnel au sens où les actions qu'il pose sont toujours, de son point de vue, adaptées à la situation dans laquelle il se trouve. Or, soutient Friedman, «si tant est qu'une théorie comporte des "suppositions" et que leur "réalisme" puisse être évalué indépendamment de la validité des prédictions que cette théorie permet de faire, la relation entre la portée ("*significance*") d'une théorie et le "réalisme" de ses "suppositions" est pratiquement le contraire de celle que pose la conception qui se trouve ici critiquée» (p.14). Le terme "*significance*" utilisé par Friedman (traduit par "importance" dans Mongin 1987 et 1988), me paraît devoir être compris comme référant à ce qui constitue "la portée empirique" d'une théorie, à savoir son importance cognitive. On peut noter ici que le terme utilisé par Friedman est celui-là même qu'utilise Carnap (1956) lorsqu'il parle de la "signification cognitive", et donc du contenu empirique d'une construction théorique quelconque. Friedman ne parle évidemment pas ici de l'importance psycho-sociologique que pourrait avoir une théorie particulière mais il se réfère plutôt à ce que l'on pourrait autrement désigner par l'expression "la profondeur" d'une théorisation, celle-ci étant conçue comme un critère permettant de répondre à la

question suivante: "jusqu'où la théorie sous examen permet-elle d'aller dans la compréhension des phénomènes envisagés?"

Pour Friedman, les hypothèses véritablement "significatives" de toute science empirique auront toujours l'air de faire des suppositions «descriptivement inadéquates» (p.14), car elles devront forcément être généralisantes et parvenir à transcender les divers cas concrets observés de manière à abstraire leur schéma conceptuel commun. Si bien que, plus une théorie voudra embrasser de phénomènes, plus elle sera abstraite, et moins elle sera concrète, c'est-à-dire moins elle semblera vraie des choses tombant immédiatement sous le sens, des choses qui n'ont d'ailleurs pas à être automatiquement comptées parmi les faits dont la théorie doit absolument rendre compte. Et si l'on entend par "degré de réalisme" d'une théorie sa concordance immédiate avec la réalité concrète, forcément une théorie "importante" sera d'autant plus éloignée de cette réalité apparente qu'elle sera parvenue à s'en extraire, et cela pour mieux être en mesure de dégager de la complexité immédiate de cette réalité observable son ultime simplicité cachée, qu'on cherchera alors à rapporter à une sorte de mécanisme sous-jacent et à proprement parler inobservable. Qu'«une hypothèse soit importante si elle "explique" beaucoup avec peu» (p.14) rend bien cette idée. Et lorsque Friedman ajoute: «Pour être significative, en conséquence, une hypothèse doit être descriptivement fautive dans ses suppositions» (*id.*), de mon point de vue, il ne veut pas dire autre chose que ce que je viens de mettre en lumière. Mais peut-être aurait-on raison de critiquer Friedman pour avoir présenté les choses sous un jour qui prête à confusion et sur un mode qui a, en tout cas, prêté à controverse. Quoi qu'il en soit, affirmant qu'une théorie est d'autant plus fondamentale qu'elle propose d'ignorer certaines dimensions de la réalité apparente pour être en mesure de mieux comprendre les phénomènes observables qui la concernent, Friedman sait combien «paradoxale» peut sembler cette façon de présenter les choses (p.15). Mais il n'en reste pas moins juste d'affirmer selon lui que, méthodologiquement parlant, une théorie saisit d'autant plus l'essentiel de ce qu'elle vise à expliquer qu'elle laisse précisément tomber l'inessentiel, une décision épistémologique qui a pour objectif avoué de ne pas dérouter l'entreprise théorique de la seule voie qu'elle puisse suivre. La difficulté de ce passage de l'essai de 1953 vient de ce que l'on peut en conclure que Friedman a l'air de prétendre qu'il peut être légitime qu'une théorie se

base sur des "suppositions irréalistes" ou sur de "faux postulats". Or, Friedman y soutient seulement qu'il est acceptable qu'une théorie paraisse fautive en première approximation, eu égard à des "faits" sans importance aucune pour elle, c'est-à-dire par rapport à des faits qu'elle n'a pas à considérer comme des faits essentiels dont elle devrait rendre compte. Et suivant la ligne d'argumentation adoptée par Friedman, il ne peut qu'en être ainsi si l'on veut que la théorie économique rende les services épistémiques qu'on est en droit d'en attendre.

Mais Friedman ajoute aussitôt: «La question qu'il est pertinent de poser concernant les "suppositions" d'une théorie n'est pas celle de savoir si celles-ci sont descriptivement réalistes ("*realistic*"), car elles ne le sont jamais, mais celle de savoir si elles constituent des approximations suffisamment bonnes compte tenu du but que l'on poursuit» (p.15). Or cette conception me paraît rejoindre très exactement l'analyse que fait Popper du principe de rationalité (cf. Nadeau 1991). En effet, que la supposition suivant laquelle les firmes recherchent le profit maximum ou celle suivant laquelle il existe entre elles une concurrence parfaite, conjectures qui font partie intégrante de la théorie marginaliste, donnent une «fautive image de la réalité» (p.15) n'a pas vraiment d'importance aux yeux de Friedman aussi longtemps que, et c'est bien la seule chose qui compte pour lui, les *implications* de cette théorie, c'est-à-dire les conséquences logiques qu'on en dérive, sont relativement conformes à ce qui peut s'observer. C'est précisément cette thèse que plusieurs des commentateurs de l'essai méthodologique de Friedman ont critiquée le plus sévèrement et qu'ils ont rejetée comme si elle ne pouvait en aucune façon être maintenue. Or, suivant Friedman, la question de savoir si, de fait, les gens d'affaires prennent leurs décisions en consultant des barèmes de prix, des listes de taux, des tables d'imposition, des courbes tracées dans un plan de coordonnées cartésiennes, des fonctions à variables multiples exprimant le coût marginal et le revenu marginal, etc., cette question n'a véritablement aucune incidence sur celle de savoir ce que vaut scientifiquement la théorie néoclassique⁹. Friedman défend, et à juste titre me semble-t-il, l'idée que faire des sondages d'opinion auprès des agents économiques dans le but de tester

⁹ Friedman vise ici explicitement les travaux de Lester polémiqueant avec Machlup et Stigler, de même que les travaux d'Oliver et de Gordon publiés dans l'*American Economic Review* entre 1946 et 1948, ces deux derniers se concentrant exclusivement sur la question de l'absence de conformité entre ce que "suppose" la théorie marginaliste et le comportement déclaré des hommes d'affaires (cf. Friedman 1953, p.15-6, n.13).

la théorie économique fondamentale est une procédure nulle et non avenue, et que ces pseudo-tests "directs" sont absolument sans pertinence aucune pour résoudre le problème de la validité épistémologique des hypothèses théoriques de la science économique. Je suis d'avis, pour ma part, qu'il faut donner entièrement raison à Friedman sur ce point et qu'il faut lui savoir gré d'avoir en quelque sorte "fait sortir le chat du sac" par sa prise de position méthodologique audacieuse et provocante. Seulement, on a apparemment cru que Friedman voulait dire bien autre chose par cet argument. On aurait, en effet, dû interpréter Friedman comme voulant dire que la théorie économique peut sans aucun problème faire l'hypothèse que les gens d'affaires cherchent à maximiser leur revenu net anticipé même si on peut croire (par exemple en se fondant sur un sondage d'opinion mené soigneusement auprès d'un échantillon représentatif de ce sous-groupe de la population) que, manifestement, l'entrepreneur n'a pas conscience en règle générale de ce comportement maximisateur que la théorie lui prête. Mais on a plutôt eu tendance à comprendre Friedman comme prétendant que la fausseté de cette hypothèse économique est sans importance puisque la théorie qui l'incorpore a un pouvoir prédictif réel et qu'elle parvient à expliquer pourquoi certaines entreprises survivent à la concurrence et d'autres pas. D'où l'idée qu'on s'est empressé de prêter à Friedman - mais à tort selon moi - voulant que, finalement, la vérité de la science économique dans son ensemble importe peu et que seul le pouvoir prédictif constitue un critère de choix entre théories rivales. C'est une telle lecture, à mon avis incorrecte, qui fournit la clé de l'interprétation dite "instrumentaliste" du discours de la méthode de Friedman. Cette façon de présenter les choses me semble néanmoins inadéquate pour rendre compte de cette doctrine et je tenterai maintenant de replacer les choses dans un contexte d'argumentation différent.

Qu'affirme donc Friedman au juste? Telle est bien la question. Friedman clame avant tout, j'y ai insisté plus haut, l'illégitimité de recourir au "test direct" en matière de théorie économique. La théorie économique a l'air de "supposer" que la firme maximise ses profits. Mais, dira-t-on, cette supposition n'est-elle pas tout simplement fausse et, comme telle, n'entraîne-t-elle pas la réfutation de la théorie qui y prend appui? Comme on le voit, l'enjeu, ici, est de taille. Pour Friedman, le fait que, lorsqu'interrogés, les entrepreneurs déclarent non pas "maximiser" (ils ne comprennent tout

simplement pas ce que veut dire "choisir entre diverses distributions probabilistes de revenus ou de retours anticipés") mais plutôt "y aller au pif" et s'arranger pour faire leurs frais en s'octroyant en plus une certaine marge de profit, ce fait sociologique apparemment bien établi, même en supposant qu'il soit indubitable, ne peut pas être considéré comme une réfutation de la théorie marginaliste. Car, pour expliciter le point de vue de Friedman, il faut voir que la théorie marginaliste n'implique pas logiquement que, lorsqu'interrogé, l'entrepreneur répondra qu'effectivement, quoi qu'il advienne et en toutes circonstances, il cherche toujours à dégager les plus grands profits possibles: ce "fait" n'entre donc pas en contradiction avec ce que la théorie affirme. Friedman me paraît simplement avoir défendu la thèse que la théorie néoclassique, quelles que soient, au demeurant, ses déficiences et ses faiblesses, articule un système d'hypothèses qui sont neutres, voire indifférentes, eu égard aux faits que les sondages d'opinion menés auprès des entrepreneurs pourraient éventuellement permettre de considérer comme établis. Il ne peut donc pas être légitime de laisser tomber la théorie néoclassique en la considérant comme réfutée sur cette base empirique. La position méthodologique prise par Friedman n'est assurément pas banale, et, replacée dans le contexte d'argumentation global qui lui donne son sens et dont j'ai voulu rappeler l'essentiel, elle me paraît inexpugnable.

Trois autres arguments méthodologiques sont également avancés par Friedman en faveur de cette théorie économique. D'abord, le fait que l'hypothèse marginaliste prenne appui sur la théorie de la sélection naturelle est vu comme fort important à ses yeux (p.22): l'économie doit, en effet, pouvoir expliquer entre autres choses pourquoi certaines firmes survivent et pourquoi d'autres font faillite. Or, suivant Friedman, la théorie marginaliste explique ce fait en termes de survie du plus apte économiquement parlant: cette théorie a le grand mérite d'être compatible, voire convergente, avec la théorie de l'évolution par la sélection naturelle, une théorie que Friedman hésite pas à transposer du plan biologique au plan social. Deuxièmement, il n'existe à proprement parler aucune observation connue qui puisse être opposée aux conséquences logiques de cette théorie. Enfin, il n'existe à l'heure actuelle aucune hypothèse concurrente qui puisse servir de solution de rechange: car toutes les autres approches théoriques proposées ou bien ont exactement ou à peu près les mêmes implications observables, ou bien sont compatibles avec les mêmes faits d'observation. C'est dire que les

observations disponibles ne peuvent pas servir à trancher la question de savoir laquelle des théories concurrentes est la plus adéquate empiriquement parlant et lequel des systèmes d'hypothèses il vaudrait mieux retenir pour poursuivre le développement de la théorie économique. Puisque «les seuls faits qui puissent être invoqués *en faveur* d'une certaine hypothèse sont ceux qui ont trait au fait qu'on n'est pas parvenu jusque-là à la contredire» (p. 23), mieux vaut alors toujours préférer à toute autre théorie possible - et, rappelons-le, il en existe une infinité - une hypothèse qui a déjà pour elle le mérite de se raccorder plus aisément au reste de la science sanctionnée.

Mais le point central de l'argumentation mise en avant par Friedman est bien que la procédure des enquêtes d'opinions auprès des gens d'affaires n'est d'aucun intérêt pour tester les hypothèses de la théorie économique. Si on a pu penser que ce que Friedman réclamait, c'était le droit de dispenser l'économiste de tenir compte de tous les faits d'observation pertinents, on a eu tort et on est tout simplement passé à côté de la question. Je crois pour ma part qu'une telle lecture de l'essai méthodologique de 1953 rate l'essentiel, voire qu'elle lui fait dire ce qu'il ne dit pas. Pour reprendre le discours imagé de Friedman, disons que, pour lui, il ne convient tout simplement pas de demander aux octogénaires, comme s'ils le savaient, le secret de leur longévité (p.31). Je rajouterai pour ma part qu'il ne convenait pas davantage, à l'époque de Copernic et de Galilée, de mettre en question le fait que la Terre est animée d'un triple mouvement même si ce fait semblait contredit par le bon sens, un bon sens que seule la physique d'Aristote et l'astronomie de Ptolémée semblaient pouvoir accommoder. Quand Friedman affirme que la fonction d'une théorie est seulement d'être pertinente analytiquement ("*analytical relevance*") et non pas d'être descriptivement exacte ("*descriptive accuracy*", p. 33), il me paraît rejoindre par certains côtés la thèse conventionnaliste que Duhem a vigoureusement défendue au début du siècle. Qui plus est, il me paraît même rejoindre l'essentiel de la thèse centrale de l'empirisme constructif de van Fraassen (1980), à savoir une doctrine méthodologique qui prétend qu'une théorie scientifique n'a pas à être "vraie" mais seulement "empiriquement adéquate".

On dira sans doute que c'est ici que l'"instrumentalisme" de Friedman montre le bout de son nez. Je préférerais, pour ma part, parler de l'"antiréalisme" de Friedman. Or, si cette doctrine n'est pas

illégitime dans le cas des sciences physiques, il n'y a aucune raison de la considérer comme problématique, voire comme suspecte, dans celui des sciences sociales. Car, que Friedman en vienne à conclure qu'après tout, Marshall a eu raison de chercher à construire une machine pour analyser le monde tel qu'il l'a trouvé plutôt que d'en prendre une photographie fidèle (p.35) ne devrait plus nous paraître sujet à caution et encore moins scandaleux. Si l'on accepte de suivre Friedman sur le terrain qu'il a balisé, la question de l'adéquation explicative d'une théorie visant une classe de faits ou une certaine sorte de phénomènes, économiques par exemple, devient une question d'épistémologie comparative, et elle doit être discutée en recourant à deux échelles de comparaison possibles. La première échelle permet la comparaison de la théorie en cause avec une théorie rivale qui serait acceptable à tous autres égards et qui aurait pour objet de rendre compte exactement des mêmes faits ou des mêmes phénomènes. Dans un tel cas, choisir entre deux théories empiriques en tous points comparables semblera toujours parfaitement arbitraire. La seconde échelle permet une comparaison entre la théorie sous analyse et une autre théorie dont on pourrait croire par avance qu'elle permettrait peut-être d'atteindre de meilleures prédictions - mais, cependant, insiste Friedman, «à un coût plus grand» (p.17). Car, ajoute-t-il, «ce qu'on gagne d'une meilleure adéquation de la théorie - et ces gains sont uniquement fonction du but que l'on poursuit - doit alors être contrebalancé avec ce qu'il nous en coûte pour réaliser cette meilleure adéquation» (*id.*). Il est extrêmement important, car c'est un fait non banal, de voir que, comme je l'ai fait remarquer plus haut, Friedman approche la méthodologie économique dans le langage même de l'économie. En supposant que le problème du choix entre théories concurrentes se pose exactement dans ces termes, il est logique d'opter pour celle qui offre le meilleur rapport coûts/bénéfices.

Friedman illustre son argument à l'aide de trois exemples que je rappellerai brièvement. Le premier exemple, fréquemment cité et discuté, concerne la loi de la chute des corps. Friedman soutient à ce sujet que, bien que l'on ait tendance à dire que cette loi *suppose* l'existence du vide, la formule mathématique de la loi galiléenne peut très bien faire l'économie de cette supposition inessentielle et

quelque peu trompeuse¹⁰: si la loi physique est acceptée, nous dit Friedman, c'est simplement parce, quand on utilise une telle formule, «ça fonctionne» (p.18). Cela veut dire qu'une telle loi prend place dans un système théorique d'explication qui rend bien compte de ce que l'on veut expliquer. Or, l'explication galiléenne n'a absolument rien à voir avec la supposition de l'existence du vide. Ce qui fait la force explicative de cette loi, c'est uniquement que, par exemple, lorsqu'elle est combinée à la théorie newtonienne, cette formule permet de prévoir qu'au voisinage de la Terre, l'accélération d'un corps en chute libre sera de 9,81 m/s/s. C'est ce que cette loi implique. Mais, insistera-t-on, ne suppose-t-elle pas en plus l'existence du vide, ce qui est tout à fait irréaliste et ne correspond en aucun cas aux conditions prévalant sur Terre? Non, soutient Friedman: tout au plus peut-on dire que les corps se comportent *comme si* ils tombaient dans le vide, mais cela ne veut pas dire que celui qui pense que la loi galiléenne est juste est commis à l'existence du vide. Cette clause ne constitue nullement une condition de validité de la loi en question: on peut donc en faire l'économie. Tout ce qui compte ici, en l'occurrence, c'est que la loi galiléenne a effectivement un excellent rendement épistémique.

Le deuxième exemple pris par Friedman pour illustrer ce que j'appelle sa "thèse antiréaliste" concerne l'hypothèse qu'il convient de faire pour rendre compte de la distribution des feuilles autour d'un tronc d'arbre. Friedman suggère de considérer l'hypothèse suivante: «les feuilles se distribuent tout autour du tronc d'un arbre *comme si* chacune des feuilles cherchait délibérément à maximiser la quantité d'ensoleillement qu'elle recevra en tenant compte de la position des feuilles voisines, *comme si* elle connaissait les lois de la physique déterminant la quantité d'ensoleillement qui serait reçue selon diverses positions où elle pourrait se trouver et, enfin, *comme si* elle pouvait se déplacer rapidement ou instantanément d'une position à n'importe quelle autre position non encore occupée» (p.19). Or, certaines des implications les plus importantes d'une telle hypothèse sont absolument exactes: par exemple, le côté sud des arbres feuillus est toujours plus fourni que leur face exposée au nord. Quoi

¹⁰ Voici de quoi il retourne. Utilisant un plan incliné, Galilée démontre en 1602 que le mouvement d'un corps en chute libre, soumis uniquement à son poids et abandonné sans vitesse initiale et quelle que soit la masse de ce corps, est un mouvement uniformément accéléré décrit par l'équation bien connue $z = \frac{1}{2} gt^2$. Dans cette équation, g est une constante, z symbolise la distance parcourue en pieds et t le temps mesuré en secondes. Cette loi n'est valide que dans la mesure où il est légitime de négliger la force de résistance de l'air devant le poids et tout autre facteur de résistance, ce qui revient à dire qu'elle ne vaut que si les corps se comportent *comme s'ils* tombaient dans le vide.

qu'il en soit, demandera-t-on, ne devrait-on pas tout simplement considérer que l'hypothèse est irrecevable puisque, en vertu de notre connaissance directe de la réalité botanique, nous avons de très bonnes raisons de croire que les feuilles ne délibèrent pas, n'ont pas conscience de leur environnement, n'ont pas appris sur les bancs d'école à calculer les positions optimales qu'elles pourraient occuper et ne peuvent pas se déplacer d'une position à une autre? Non, pas suivant Friedman, car cet argument ne constitue pas un bon argument du strict point de vue méthodologique. Prétendre, comme Friedman y insiste, que les faits ci-avant allégués - faits que nul ne met par ailleurs réellement en doute - ne sont pas pertinents pour jauger le bien-fondé de l'hypothèse avancée, hypothèse amusante et quelque peu incongrue, cela revient tout simplement à soutenir que l'hypothèse n'affirme pas que les feuilles ont effectivement le comportement qu'on leur impute mais seulement qu'elles font *comme si* les choses pouvaient être décrites de cette façon. Pour être fondé de rejeter une hypothèse explicative en science, il faut une bonne raison: il faut une meilleure hypothèse expliquant plus adéquatement les mêmes faits. Or, justement, soutient Friedman, l'adaptation passive des feuilles aux circonstances extérieures constitue un mécanisme qui s'explique mieux et plus simplement en s'y prenant autrement. Car, le fait indéniable que les feuillus soient plus denses sur leur face méridionale est parfaitement explicable dans le cadre d'une théorie qui ne requiert pas que l'on fasse *comme si* les feuilles étaient conscientes et agissaient volontairement: un mécanisme supposant la sélection des plus aptes en rend tout à fait compte. Et l'avantage immense de cette dernière théorie botanique sur sa concurrente, c'est qu'elle s'intègre harmonieusement dans l'économie générale de la science acceptée puisqu'elle cadre parfaitement avec la théorie de l'évolution. L'important est de saisir que si nous avons de bonnes raisons de préférer cette seconde théorisation, moins anthropomorphique, à la première, ce n'est pas à cause des suppositions moins difficiles à accepter qui viendraient avec la seconde hypothèse, mais seulement parce que cette explication fait partie d'une théorie plus vaste, au pouvoir explicatif plus large et établi de manière indépendante. Les faits d'observation dont la théorie de l'évolution rend effectivement compte sont plus variés et plus nombreux. Partant, le coût de renonciation qu'il faudrait assumer pour adopter l'hypothèse rivale est énorme. Il n'existe pas de meilleure raison qui se référerait au "réalisme" plus grand des suppositions venant avec l'hypothèse de rechange (p.20).

Le dernier exemple utilisé par Friedman relève presque de la théorie de l'intelligence artificielle, du moins est-ce la lecture que j'en suggère. Supposons que nous ayons à expliquer l'action du joueur de billard et envisageons le cas d'un joueur qui s'y connaît quelque peu en la matière. Nous pouvons assurément faire l'hypothèse que les joueurs experts se comportent tout à fait *comme si* il leur était possible de calculer avec précision les angles de rebond, la friction du tapis de feutre, le degré de résistance qu'exercent les boules frappées par la blanche ou s'entrechoquant les unes les autres, et même toutes sortes d'autres facteurs qui risquent d'influer plus ou moins sur la trajectoire des boules. Tout compte fait, à bien y regarder, ces joueurs se comportent effectivement comme s'ils connaissaient et appliquaient toute une série de formules mathématiques plus ou moins compliquées, et cela dans l'unique but de faire suivre aux boules frappées directement ou indirectement la direction désirée (p.21). Pour ajouter à l'argument de Friedman et lui donner une saveur "économique", j'ajouterai même que les meilleurs joueurs essaient normalement d'y parvenir en faisant "le moindre effort possible". Ce troisième exemple de Friedman a ceci de particulier qu'il n'y a qu'un pas à faire pour appliquer le genre de raisonnement qui y est à l'oeuvre au domaine de l'économie. Rien n'empêche, en effet, que l'on prétende que, «dans des circonstances typiques plutôt répandues, les firmes individuelles se comportent *comme si* elles cherchaient rationnellement à maximiser leurs rendements espérés» (p.21)¹¹, «et *comme si* (les entrepreneurs) avaient par devers eux une connaissance complète des données nécessaires au succès d'une telle tentative» (*id.*). Mais que veut donc dire ici "comme si" (*as if*)? Question centrale, préoccupante, intrigante, qui a donné lieu à de vifs échanges entre divers interprètes de la pensée méthodologique de Friedman (cf. entre autres Salmon 1976 et Meidinger 1977). Je suis personnellement d'avis que, reformulée en termes de "boîte noire", la thèse de Friedman est acceptable si elle signifie que: a) la seule façon de savoir si notre modélisation des structures réelles qui sont à l'intérieur de la boîte noire est correcte et adéquate, c'est de voir si nos conjectures sont explicatives, c'est-à-dire si elles sont "prédictives" au sens où je l'ai expliqué plus haut; b) une conjecture qui simule la réalité et qui en rend compte au point de permettre de l'anticiper (en tenant compte du fait que l'on ne considère pratiquement toujours que les seules dimensions que l'on voudrait être capable de contrôler ou de

¹¹Suivant Friedman, il est particulièrement trompeur de parler ici de "profits" (cf. p. 21, n.16).

reproduire à volonté) est à proprement parler indiscernable d'une hypothèse qui serait vraie, même si l'on peut avoir des raisons intuitives de croire à première vue qu'elle est fausse. Rien ne nous indique, en fait, qu'elle soit vraie: mais nous n'avons pas d'autre façon de conclure qu'elle peut être tenue pour empiriquement adéquate¹². Il ne conviendra d'abandonner une théorie économique à son sort que le jour où nous serons en possession d'une conception plus productive.

+++

Tout me porte à croire que c'est cette thèse précise que défend Friedman. Que cette doctrine méthodologique soit hardie, tous en conviendront. Mais qu'elle soit à l'évidence inadmissible, comme on l'a souvent pensé, la chose ne doit pas être tenue pour acquise. La démonstration exigerait au moins un argument décisif: or, les critiques de Friedman, qui ont cherché, et souvent avec beaucoup de subtilité, à prendre Friedman en défaut n'en offrent aucun qui soit à mon sens concluant. Et jusqu'à ce qu'un telle preuve soit disponible, le discours de la méthode de Friedman continuera de séduire les moins méfiants, à défaut de convaincre les plus suspicieux.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le moindre mérite du seul essai méthodologique que Friedman ait écrit, ni son moindre intérêt d'ailleurs, d'avoir soulevé une question suffisamment épineuse pour qu'elle continue encore aujourd'hui d'aiguillonner à peu près tout ce que la planète compte d'épistémologues intéressés aux fondements méthodologiques de la science économique. En effet, en matière d'économie, mais aussi de sciences sociales en général, ce discours de la méthode dense et dru est toujours incontournable¹³.

¹²Pour un point de vue complètement différent du mien, cf. Lagueux (1987).

¹³Je tiens à remercier le *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada* pour son aide financière. Je tiens également à remercier G. Lafleur et M. Lagueux pour leurs précieuses remarques sur une version antérieure.

Références bibliographiques

- Carnap, Rudolf (1956), «The Methodological Character of Theoretical Concepts», *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. 1, H. Feigl et M. Scriven (eds.), 1956, p. 38-76.
- Duhem, Pierre (1906), *La Théorie physique, son objet et sa structure*, Paris, Chevalier et Rivière (2e éd., 1914); réimpr., avec une introd. de Paul Brouzeng, Paris, Vrin, coll. "Mathesis", 1981.
- Duhem, Pierre (1908), *Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée*. Nouv. éd. avec une introd. de Paul Brouzeng, Paris, Vrin, coll. "Mathesis", 1990.
- Friedman, Milton (1953), «The Methodology of Positive Economics», in *Essays in Positive Economics*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 3-43. Republ. in *Readings in Microeconomics*, William Breit and H. M. Hochman (eds.), 2nd ed., New York, Holt, Rinehart and Winston, 1971, p. 23-47.
- Hirsch, A. and De Marchi, N., (1990), *Milton Friedman, economics in theory and practice*. Ann Arbor (Mich.): University of Michigan Press.
- Kaufman, J. Nicolas (1989) «Etre et devoir être», in *Encyclopédie philosophique universelle*, tome I, *L'Univers philosophique*, volume dirigé par André Jacob, Paris, Presses Universitaires de France, p. 192-7.
- Kelsen, Hans (1962), *Theorie pure du droit*, trad. française de la 2e ed., par Charles Eisenmann, Paris, Dalloz.
- Lagueux, M. (1987), «Friedman's Instrumentalism and 'Constructive Empiricism' in Economics», *Cahiers du Département de Philosophie*, No. 8714, Université de Montréal.
- Maxwell, G. (1962), «The Ontological Status of Theoretical Entities», in H. Feigl et G. Maxwell (eds), *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. III, p. 3-27.
- Meidinger, Claude (1977), «Le 'comme si': un subterfuge méthodologique anti-empirique», *Revue d'économie politique*, 87, p. 738-42; suivi d'une réplique de P. Salmon, p. 743-6.
- Mongin, P. (1987), «L'instrumentalisme dans l'Essai de M. Friedman», in "La pensée de Karl Popper et la science économique", *Économies et Sociétés, Oeconomia*, tome XXI, n^o 10 (Cahiers de l'I.S.M.E.A., série 'Histoire de la pensée économique', n^o 8), p. 73-106.
- Mongin, P. (1988), "Le réalisme des hypothèses et la *Partial Interpretation View*", *Philosophy of the Social Sciences*, 18, 3, p. 281-325.
- Morgenbesser, S. (1969), «The Realist-Instrumentalist Controversy», in S. Morgenbesser, P. Suppes et M. White (eds), *Philosophy, Science, and Method: Essays in Honor of Ernest Nagel*, New York, St. Martin's Press, p. 200-18.
- Nadeau, R. (1986), «Popper, Hayek et la question du scientisme», *Manuscrito*, IX, 2, p. 125-156.

- Nadeau, Robert (1989), «La nature des théories scientifiques», in *Encyclopédie philosophique universelle*, tome I, *L'Univers philosophique*, volume dirigé par André Jacob, Paris, Presses Universitaires de France, p. 557-66.
- Nadeau, Robert (1991), «Friedman's Methodological Stance and Popper's Situational Logic», [*9th International Congress of Logic, Methodology and Philosophy of Science*, Uppsala (Suède), 7-14 août 1991. Cf. *Abstracts* vol. III, p.188], *Cahiers d'épistémologie*, Département de philosophie, Université du Québec à Montréal, n° 9118.
- Salmon, Pierre (1976), «La méthode hypothético-déductive et les raisonnements en termes de "comme si" en économique. Illustration par la théorie moderne du marché financier», *Revue d'économie politique*, 86, p. 765-94.
- Samuelson, Paul A. (1962), «Comment on Ernest Nagel's "Assumptions in Economic Theory"», *Papers and Proceedings of the American Economic Association*, December 1962. Republ. in *The Collected Scientific Papers of Paul A. Samuelson*. J.E. Stiglitz (ed.), Cambridge, Mass., The M.I.T. Press, 1966, vol. 2, Part XVIII: Comments on Methodology, chap. 129, p. 1771-8.
- Samuelson, Paul A. (1963), «Problems of Methodology -- Discussion», *American Economic Review, Papers and Proceedings*, 53, p. 231-6.
- Samuelson, Paul A. (1964), «Theory and Realism: A Reply», *American Economic Review*, 44, p. 736-9. Republ. in *The Collected Scientific Papers of Paul A. Samuelson*. Robert C. Merton (ed.), Cambridge, Mass., The M.I.T. Press, 1972, vol.3, Part XVIII: Comments on Methodology, chap. 195, p. 758-64.
- Samuelson, Paul A. (1965), «Professor Samuelson on Theory and Realism: Reply», *American Economic Review*, 55 (December): 1164-72. Republ. in *The Collected Scientific Papers of Paul A. Samuelson*. Robert C. Merton (ed.), Cambridge, Mass., The M.I.T. Press, 1972, vol.3, Part XVIII: Comments on Methodology, chap. 196, p. 765-73.
- van Fraassen, Bas C. (1980), *The Scientific Image*. Oxford, Oxford University Press.
- Wong, Stanley (1973), «The 'F-Twist' and the Methodology of Paul Samuelson», *American Economic Review*, 63, p. 312-25.